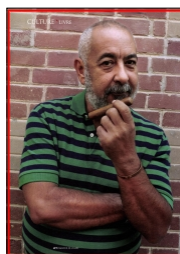


# L'amateur de Cigare

50 RUE PASCAL  
75013 PARIS - 01 45 87 14 88



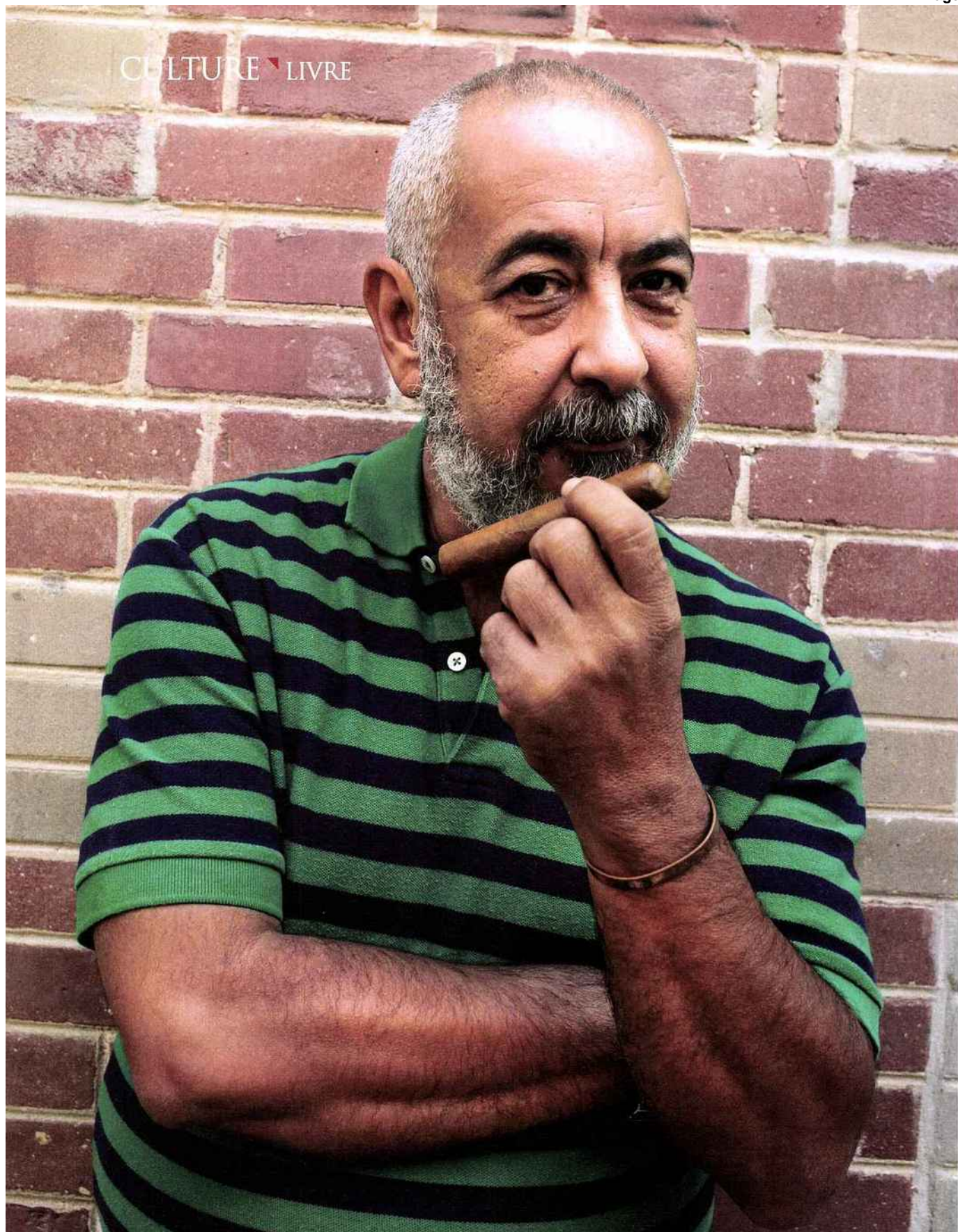
**JAN/FEV 15**

Trimestriel

Surface approx. (cm<sup>2</sup>) : 1555

N° de page : 60-62

Page 1/3



LEONARDO PADURA

## « RIEN NE PROTÈGE CONTRE LA BÊTISE DU MONDE »

Tel un maître torcedor spécialiste des *culebras*, ce grand écrivain cubain est capable de tisser ensemble trois intrigues, comme dans *Hérétiques*, son dernier roman, dont il nous raconte ici la genèse. Il nous parle aussi de sa passion pour les havanes.

PAR THIERRY DUSSARD  
PHOTOS ANDRÉ LEJARRE/LE BAR FLORÉAL

Leonardo Padura, qui aura bientôt soixante ans, a deux secrets, dont il parle volontiers. Il habite toujours la maison, modeste où il est né, dans le quartier populaire de Mantilla, au sud de La Havane. Et il vit avec la même femme depuis plus de trente-cinq ans, Lucía, « la chef de la tribu », à qui il a « de nouveau » dédié son dernier livre, *Hérétiques*, qui vient de paraître aux éditions **Métailié**. Plus encore que son attachement à la culture cubaine et sa fidélité à ceux qu'il aime, c'est surtout l'amour de la littérature qui anime cet homme tranquille dont les livres jouent avec le feu. Mais l'ancien journaliste de *Juventud Rebelde* (« Jeunesse rebelle »), parti comme correspondant en Angola avec le corps expéditionnaire castriste dans les années 1980, a d'abord joué le jeu de la révolution.

« Comme toute ma génération, je suis allé dans les champs couper la canne, récolter le tabac, et j'ai monté la garde, puis tout s'est arrêté avec la chute de l'Union soviétique. Les années 1990 ont infligé un coup de frein brutal à nos vies, nous obligeant à la survie. Certains ont fui Cuba, d'autres se sont alcoolisés ou ont multiplié les divorces, tous victimes d'une conjoncture historique malheureuse. Ils forment ce que j'ai appelé la *generación escondida*. » Génération cachée, « parce qu'elle ne se voit pas ». Une génération escamotée ? lui suggère-t-on. « Non, il n'y a pas eu d'intention déclarée de la priver des fruits de la révolution, elle en a malgré tout bénéficié. Par exemple, 80 % de mes amis sont diplômés de l'enseignement supérieur, mais sans que cela corresponde à un niveau de vie supérieur. Ils n'ont pas de logement décent, ni de voiture, rien. »

### La génération cachée

Certains parlent de *generación saltada*, une génération qui aurait « sauté » une classe, mais en arrière. « On m'attribue à tort la paternité de cette expression, sans que je sache si c'est par malveillance ou non », commente Padura. Peut-on parler d'une *generación extraviada*, égarée ou perdue ? insiste-t-on.

« Non, ou alors je préfère le terme de "génération dispersée", car beaucoup ont émigré, en Espagne, aux États-Unis, en France ou en Italie, et pas seulement des intellectuels. Personnellement, j'ai eu la chance d'être sauvé par la littérature. Entre 1990 et 1995, j'ai écrit cinq livres, dont les trois premiers titres de Mario Conde, tout en continuant à travailler comme secrétaire de rédaction à *La Gaceta de Cuba*. »

Des livres où Leonardo Padura n'en finit pas d'interroger la part de liberté que l'on s'accorde à soi-même, et celle que l'on laisse aux autres. *Le Palmier et l'Étoile* (Métailié, 2003) évoquait « la

nostalgie du proscrit », *Hérétiques* aborde cette fois la question du « libre arbitre ». L'histoire commence en 1939 : un paquebot part d'Europe avec plus de neuf cents Juifs à son bord qui rêvent de débarquer à La Havane mais qui seront finalement refoulés. « L'origine d'un roman est toujours mystérieuse... Il y a dix ans, j'avais écrit une

certaine de pages sur une jeune Cubaine qui aspire à plus de liberté, mais j'ai finalement laissé de côté cette histoire qui aurait été trop politique. »

Trop simple, aussi, quand Padura aime tresser ses récits comme un torcedor qui assemble des feuilles de tabac d'origines différentes.

À l'histoire du jeune Juif installé à Cuba et qui attend en vain en 1939 d'être rejoint par sa famille embarquée sur le paquebot, le romancier a donc ajouté celle, contemporaine, d'une « anarchiste sans bannières à la recherche de sa liberté », et pour faire bonne mesure effectue un détour par Rembrandt et la ville d'Amsterdam au XVII<sup>e</sup> siècle. La tripe d'un havane, c'est trois feuilles, et nul ne saurait déroger à la règle. Pas même le maestro des lettres cubaines qui embarque Conde dans cette aventure inouïe, où il pousse à l'extrême son art de la digression. « Chaque roman possède sa propre dramaturgie, le *Don Quichotte* est aussi entrelacé d'autres histoires, tout comme *2666*, le livre

👉 J'ai eu la chance  
d'être sauvé par  
la littérature



## L'artiste a le devoir civique et le droit de questionner la réalité de son pays.

Il se dit aussi dans l'île, où les rumeurs tournent en rond comme les typhons, que Padura est déloyal et infidèle à sa patrie, qu'il ne ménage pas dans ses livres sans la quitter pour autant. « J'ai reçu sept fois le Prix national de la critique, ainsi que le Prix national de littérature en 2012, et je suis traduit en vingt langues, mais on nie toujours le droit au pessimisme, à la tristesse et à la nostalgie de l'artiste, qui est aussi un simple citoyen et qui à ce titre a le devoir civique et le droit de questionner la réalité de son pays », a-t-il répondu dans une lettre ouverte à ses détracteurs, le 29 août dernier. « Rien ne protège contre la bêtise du monde », ajoute-t-il aujourd'hui en souriant.

### Le havane mérite le respect

Un Cubain qui ne fume pas de havanes, n'est-ce pas le début d'une hérésie ? lui demandent-on. « Lorsque j'étais étudiant, j'ai beaucoup fumé de Romeo y Julieta, en boîtes de cinq, se souvient-il. Je suis un amateur occasionnel mais j'aime voir les gens fumer le havane, j'en aime l'odeur, et un des plus grands plaisirs de la vie, c'est de l'associer avec un verre de rhum, servi dans un verre à cognac. Un cigare, c'est

comme une femme, il faut en apprécier la beauté, le traiter avec délicatesse. Ce n'est pas neutre qu'il soit en majorité roulé par des femmes, elles leur transmettent leur esprit. Le havane mérite donc le respect. Le tabac est une addiction particulière. À la différence de l'alcool, il ne change pas le caractère. C'est un acte social. »

Padura prépare désormais la sortie de *Retour à Ithaque*, un film de Laurent Cantet (Palme d'or 2008 à Cannes pour *Entre les murs*) adapté d'une partie du roman *Le Palmier et l'Étoile*. « C'est une longue conversation entre amis sur une terrasse à La Havane. Je voulais que le scénario s'invite dans plusieurs quartiers pour éviter que le film ne soit du théâtre à ciel ouvert, mais Cantet m'a répliqué : "Ne t'inquiète pas, ce sera du cinéma, c'est même mon boulot." » « Boulot » qui est aussi devenu celui de Padura, qui travaille en ce moment avec sa femme Lucía à l'adaptation du cycle « Les Quatre Saisons » de son détective Mario Conde pour une série télé coproduite par l'Allemagne et l'Espagne.

Une page semble ainsi se tourner pour l'auteur de *L'Homme qui aimait les chiens*. Son chien Chori, pour « Chorizo », est mort l'an dernier, presque au même moment que son père. Face à ce double deuil, plus que jamais, il s'est dit que « la seule chose qui en réalité nous appartienne, c'est la liberté de choix ». Ni servile ni renégat, Leonardo Padura est un homme libre. ▶

↳ Leonardo Padura, *Hérétiques*, Métailié, 620 p., 24 €.

posthume du Chilien Roberto Bolaño », affirme Leonardo Padura, vêtu ce jour-là d'un polo rayé qui lui donne un air de bagnard que contredit toutefois son visage rond et riant. Chacun des personnages va renier librement les règles de sa communauté, au risque d'en être rejeté et d'être traité d'hérétique. « Écrire sur une hérésie locale et proche n'aurait pas suffi, il fallait dépasser la croisade purement cubaine et décrire plusieurs hérésies possibles à différentes époques », explique Padura. Et d'avouer : « La rédaction d'*Hérétiques* a été plus difficile que celle de *L'Homme qui aimait les chiens* [Métailié, 2011, 35 000 exemplaires vendus en France], ça m'a pris deux ans d'enquête, suivis de deux ans d'écriture. »

### Un homme libre

L'homme ne revendique aucun mentor parmi les grands écrivains sud-américains, tout en citant Carpentier, Cortázar et Cabrera Infante, sans oublier García Márquez et Vargas Llosa. Quant au point de savoir s'il est plus proche politiquement de Gabo ou de Mario, il préfère ne pas répondre. Méfiance insulaire autant que prudence d'un écrivain que le succès n'a pas mis à l'abri des attaques. « On a écrit que j'étais un adepte de la santería [religion animiste venue d'Afrique], alors que je suis entre athée et agnostique. » Il a été nommé Leonardo, comme son père (maître maçon, grade 33) : « Parce que je suis le fils aîné, mais Leonardo de la Caridad, en hommage à la Vierge de la Charité du Cuivre, sainte patronne de Cuba. »